Henning Mankell est né en 1948 en Suède. Il a commencé sa carrière comme dramaturge puis a écrit des romans pour adultes et des livres pour enfants, couronnés par plusieurs prix littéraires. Devenu mondialement célèbre grâce à sa série de romans policiers centrés autour du commissaire Wallander, il est désormais le maître incontesté du polar suédois. Ses autres romans connaissent eux aussi un succès international grandissant, notamment *Profondeurs, Le Cerveau de Kennedy, Les Chaussures italiennes* ou encore *L'Œil du léopard*. Depuis plus de vingt ans, Henning Mankell partage sa vie entre la Suède et le Mozambique, où il dirige le Teatro Avenida, seule troupe de théâtre professionnelle du pays, pour laquelle il écrit et met en scène gratuitement. Vivre et travailler en Afrique « aiguise le regard que je pose sur mon propre pays », dit-il. Nombre de ses romans témoignent en effet d'une vision à la fois acérée et nuancée de la Suède mais aussi de l'Occident en général et du continent noir.

Henning Mankell

PROFONDEURS

ROMAN

Traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Djup
ÉDITEUR ORIGINAL
Leopard Förlag, Stockholm
© original : 2004, Henning Mankell
ISBN original : 91-7343-069-2

Cette traduction est publiée en accord avec
l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN 978-2-0211-7861-6
(ISBN 978-2-02-080324-3, 1re publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2008, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie

Une passion secrète pour la sonde

1.

Les jours sans vent, on entendait les cris des fous de l'autre côté du lac.

En automne surtout. C'était la saison des cris.

C'est aussi en automne que commence cette histoire. Dans un brouillard humide, par quelques degrés à peine au-dessus de zéro, une femme entrevoit soudain la liberté. Elle a découvert un trou dans la clôture.

Automne 1937. Cette femme s'appelle Kristina Tacker, elle est enfermée depuis des années dans un grand hôpital psychiatrique aux environs de Säter. Elle n'a plus aucune notion du temps.

Longuement, elle fixe le trou, comme si elle ne saisissait pas : la clôture a toujours été une limite dont elle ne devait pas s'approcher. Une frontière bien arrêtée.

D'où vient cette ouverture ? cet endroit où la clôture a cédé ? Une main inconnue a ouvert une porte sur ce qui, un instant plus tôt, était encore une zone interdite. Il lui faut une éternité pour comprendre. Puis elle se glisse prudemment par le trou et la voilà de l'autre côté. Immobile, la tête enfoncée dans ses épaules crispées, elle écoute, guettant la main qui viendra l'attraper.

Pendant ces vingt-deux années enfermée à l'asile, jamais elle n'a senti d'êtres humains autour d'elle, rien

que des souffles. La respiration est son geôlier invisible.

Les corps de bâtiments massés derrière elle, tapis comme des fauves assoupis, semblent prêts à bondir. Elle attend. Le temps s'est arrêté. Personne ne vient la forcer à rentrer.

Après avoir longuement hésité, elle ose un premier pas, puis un autre, avant de disparaître parmi les arbres.

C'est une forêt de résineux où règne une odeur âcre, semblable à celle de chevaux en rut. Elle croit deviner un sentier. Elle se déplace lentement et ne se retourne que lorsqu'elle cesse enfin de sentir la lourde respiration de l'asile.

Elle est entourée d'arbres. Que le sentier, à présent disparu, ait été imaginaire n'a pas d'importance : de toute façon, elle ne va nulle part. Échafaudage autour d'un espace vide, elle n'existe pas. Derrière, il n'y a jamais rien eu, ni maison, ni personne.

Elle traverse maintenant la forêt à toute allure, comme si malgré tout elle avait un but. Très souvent aussi elle reste plantée là, complètement immobile, paraissant elle-même se transformer en arbre.

Dans la forêt, le temps est aboli. Il n'y a que les troncs des arbres, des pins surtout, quelques sapins, et les rayons du soleil qui tombent sans bruit sur le sol humide.

Elle se met à trembler. Une douleur rampe sous sa peau. D'abord elle croit que c'est cette terrible démangeaison dont elle souffre parfois, et qui contraint les infirmiers à l'attacher pour qu'elle ne se gratte pas jusqu'au sang. Puis elle comprend que c'est autre chose.

Elle se souvient qu'autrefois elle avait un mari.

Elle ne sait pas d'où lui vient cette pensée. Mais elle se rappelle très bien, elle a été mariée. Il s'appelait Lars, elle s'en souvient. Il avait une cicatrice au-dessus de l'œil gauche, et mesurait vingt-trois centimètres de plus

qu'elle. C'est tout pour l'instant. Le reste, elle l'a refoulé et relégué dans l'ombre.

La mémoire lui revient pourtant. Elle jette un regard perdu autour d'elle, parmi les troncs d'arbres. Pourquoi penser ici à son mari ? Lui qui détestait les forêts, lui qui était toujours attiré par la mer ? Lui qui fut cadet dans la marine, puis hydrographe et capitaine chargé de missions secrètes ?

Le brouillard se dissipe, l'air devient transparent.

Elle reste sans bouger. Quelque part, dans un battement d'ailes, un oiseau s'enfuit. Puis à nouveau le silence s'installe.

Mon mari, pense Kristina Tacker. J'avais autrefois un mari, nos vies mêlées formaient un rempart autour de nous. Pourquoi dois-je me souvenir de lui maintenant, alors que j'ai trouvé un trou dans la clôture, que j'ai laissé derrière moi le fauve aux aguets ?

Dans sa tête, parmi les arbres, elle cherche une réponse.

Il n'y en a pas. Il n'y a rien.

2.

Tard dans la soirée, les infirmiers retrouvent Kristina Tacker.

Il gèle, le sol crisse sous leurs pas. Immobile dans le noir, elle fixe le tronc d'un arbre. Ce qu'elle voit n'est pas un pin, c'est un phare isolé sur un rocher quelque part aux confins désertiques de l'archipel. Elle remarque à peine qu'elle n'est plus seule avec les arbres muets.

En cet automne 1937, Kristina Tacker a cinquante-sept ans. Son visage a conservé la trace fugitive de sa beauté passée. Depuis douze ans, elle n'a pas dit un mot. Dans

son dossier, on inscrit chaque jour, année après année, une seule et même phrase :

La patiente reste inaccessible.

La même nuit : il fait sombre dans sa chambre du grand hôpital. Elle est éveillée. Le faisceau d'un phare passe et repasse dans sa tête, comme le balancier lumineux d'une horloge silencieuse.

3.

Vingt-trois ans plus tôt, par un jour d'automne également, son mari contemplait le cuirassé *Svea* amarré au quai de l'Arsenal, à Stockholm. Lars Tobiasson-Svartman, officier de marine de son état, observait le navire d'un œil attentif. Au-delà des cheminées noires de suie, les yeux plissés dans la lumière grise, il devinait la tour de Kastellholm et l'église de Skeppsholm.

C'était la mi-octobre 1914, la Grande Guerre durait depuis deux mois et dix-neuf jours exactement. Tobiasson-Svartman n'avait pas une confiance absolue dans ces nouveaux navires de guerre tout habillés d'acier. Les vieux bateaux en bois lui donnaient toujours le sentiment d'entrer dans une pièce bien chauffée. Avec leur coque blindée de tôles rivetées, les nouveaux bâtiments étaient froids, imprévisibles. Au fond, il soupçonnait ces navires de ne pas se laisser apprivoiser : derrière les chaudières à charbon ou les nouveaux moteurs à pétrole se cachaient d'autres forces, incontrôlables.

De temps à autre, une rafale de vent arrivait de la mer.

Il hésita devant la pente raide de la passerelle. Troublé. D'où venait ce manque d'assurance ? Allait-il renoncer à son voyage avant même d'être parti ? Il chercha

une explication. Mais ses pensées lui échappaient, avalées par une nappe de brouillard qui le traversait sans bruit.

Un matelot dévala la passerelle, le ramenant brutalement à la réalité. Il lui fallait se maîtriser et dissimuler la moindre faille. Le matelot saisit ses valises, ses rouleaux de cartes et l'étui brun cousu spécialement pour son précieux instrument de mesure. Tobiasson-Svartman fut étonné de le voir réussir à porter seul ses encombrants bagages.

La passerelle se dérobait sous ses pas. Entre la coque du navire et le quai miroitait une eau sombre et lointaine.

Il pensa aux derniers mots de sa femme au moment de se quitter, dans l'appartement de la rue Wallin.

« Voici enfin ce que tu désires depuis si longtemps. »

Ils se tenaient dans la pénombre du vestibule. Elle devait l'accompagner jusqu'au bateau, mais, après avoir enfilé un gant, elle avait hésité, tout comme lui un instant plus tôt sur la passerelle.

Elle n'avait pas cherché à expliquer pourquoi les adieux lui semblaient soudain si pénibles. C'était inutile. Elle ne voulait pas se mettre à pleurer. Après neuf ans de mariage, il savait qu'il lui en coûtait plus de se montrer en larmes que nue.

Ils se firent de rapides adieux. Il tenta de la convaincre qu'il n'était pas déçu qu'elle ne l'accompagne pas.

Au fond, il était soulagé.

Arrêté au milieu de la passerelle, il sentit le mouvement presque imperceptible du navire. Elle avait raison, il souhaitait partir. Mais il ne savait pas au juste ce qu'il désirait vraiment.

Cachait-il un secret qu'il ignorait lui-même ?

Il aimait profondément sa femme. À chaque voyage de service, au moment de la quitter, il profitait d'un baiser rapide pour s'imprégner en cachette du parfum de sa peau. Il emmagasinait ce parfum, comme un bon

vin, ou peut-être de l'opium, pour le ressortir lorsqu'il se sentait abandonné au point de perdre la maîtrise de soi.

Sa femme continuait à utiliser son nom de jeune fille. Il ne savait pas pourquoi et ne voulait pas lui poser la question.

Quelque part derrière l'îlot de Kastellholm, un remorqueur crachait de la fumée. Il fixa un goéland qui planait, immobile, au-dessus du navire.

C'était un solitaire. Sa solitude était un gouffre où il redoutait d'avoir un jour à se précipiter. Il avait calculé qu'il faudrait au moins 40 mètres de fond, et qu'il devrait se jeter la tête la première pour être sûr de se tuer.

Arrêté exactement au milieu de la passerelle, dont au jugé il avait estimé la longueur totale à 7 mètres, il se trouvait donc à présent à 3,5 mètres du quai, et à autant du bastingage du navire.

Ses tout premiers souvenirs étaient des distances : entre lui et sa mère, entre sa mère et son père, entre le sol et le plafond, entre l'inquiétude et la joie. Sa vie entière se résumait à des distances à mesurer, à raccourcir ou à rallonger. C'était un solitaire, toujours à la recherche de nouvelles distances : une façon de conjurer le sort, de dompter les mouvements du temps et de l'espace.

Aussi loin qu'il pouvait se souvenir, la solitude avait toujours été pour lui une seconde peau.

Kristina Tacker n'était pas seulement sa femme. Elle était aussi le couvercle invisible qu'il avait placé au-dessus du gouffre.

4.

Une imperceptible bruine tombait sur Stockholm en ce jour d'octobre 1914. De la rue Wallin on avait traîné ses bagages sur une charrette, par le pont de Djurgården,

jusqu'au quai de l'Arsenal. Bien qu'ils n'aient été que deux, lui et le porteur, il lui avait semblé participer à une procession.

À sa suite, ses valises en cuir brun et, dans l'étui spécial en veau cousu main, son bien le plus précieux : une sonde en laiton pour les mesures hydrographiques de précision, fabriquée à Manchester chez Maxwell & Swanson.

Quand parfois, la nuit, il se réveillait pris d'une angoisse incompréhensible, il se levait et s'emparait de la sonde. Il se recouchait avec elle, serrée contre sa poitrine, et, alors seulement, se rendormait.

La sonde respirait. Son haleine était blanche.

5.

Le cuirassé *Svea*, construit à l'arsenal de Lindholm, à Göteborg, était sorti de cale en décembre 1885. Censé être retiré du service actif en 1914, il avait été maintenu, vu le manque de préparation de la marine suédoise à l'approche de la guerre. Un sursis, juste avant la casse. Tel un vieux cheval de trait promis à l'abattoir, gracié au dernier moment et remis en circulation.

Lars Tobiasson-Svartman se retourna et regarda le quai en contrebas, comme s'il avait malgré tout espéré entrevoir sa femme. Mais il ne vit que quelques gamins qui pêchaient à la ligne, et un ivrogne qui se mit à genoux, puis lentement tomba à la renverse.

Les rafales venues du large étaient de plus en plus puissantes. Elles vous fouettaient plus fort encore, une fois sur le pont, en haut de la passerelle.

6.

Il fut tiré de ses pensées par le chef timonier qui claqua des talons et se présenta. Il s'appelait Anders

Höckert. Tobiasson-Svartman répondit par un salut, mais à contrecœur. Il rechignait à lever la main vers le bord de sa casquette : chaque fois, il se sentait ridicule, avec l'impression de participer à un jeu qu'il détestait.

Höckert le conduisit à sa cabine, située sous l'échelle qui, à bâbord, menait au pont de commandement et au poste central de tir.

Il avait un grain de beauté au cou, juste au-dessus du col.

Lars le regarda fixement, à en loucher. Chaque fois qu'il découvrait une tache sur un corps, il essayait d'y deviner un dessin secret. Son propre père, Hugo Svartman, en avait plusieurs sur l'avant-bras gauche. Dans son imagination, elles étaient devenues un archipel de petites îles sans nom, d'écueils et de rochers. La peau blanche figurait les routes maritimes qui se croisaient. Où menaient les chenaux tracés sur le bras gauche de son père ? Quel était le chemin le plus sûr pour y engager un navire ?

Sa passion secrète pour la sonde, les mesures et les distances, si profondément ancrée dans sa vie, prenait source dans ce souvenir et ces images des grains de beauté paternels.

Tobiasson-Svartman pensa à part soi : Je cherche en moi des terres inconnues, des fonds que personne encore n'a sondés, des cavités inattendues. C'est aussi en moi-même que je dois cartographier et baliser des routes parfaitement sûres.

Le grain de beauté d'Anders Höckert figurait un taureau prêt à charger, cornes baissées.

Höckert lui ouvrit la porte de la cabine individuelle qu'on lui avait attribuée. Lars Tobiasson-Svartman était en mission secrète : il ne pouvait pas partager sa cabine avec un autre officier.

Les bagages, les rouleaux de cartes et l'étui brun de son instrument de mesure étaient déjà rangés. Höckert salua et quitta la cabine.

Tobiasson-Svartman s'assit sur la couchette et s'abandonna à la solitude. De la coque montaient les vibrations des chaudières qu'on n'éteignait jamais complètement, même quand le navire était à quai. Il regarda par le hublot. Le ciel avait tourné au bleu, la pluie avait cessé. Il s'en réjouissait, soulagé peut-être, car la pluie lui pesait, comme si de minuscules poids, invisibles, s'écrasaient sur son corps.

Un bref instant, le désir de quitter le navire le submergea.

Il ne bougea pas.

Il commença à défaire lentement ses valises. Chaque vêtement avait été soigneusement choisi par sa femme. Elle connaissait les habits qu'il préférait emporter. Ils avaient été pliés avec des gestes pleins d'amour.

Il lui semblait pourtant, à présent, les voir et les toucher pour la première fois.

7.

Le cuirassé *Svea* quitta le quai de l'Arsenal le soir même, à dix-huit heures quinze. À minuit, après avoir dépassé l'archipel extérieur, on mit le cap au sud-sud-est en portant la vitesse à douze nœuds. Un vent du nord soufflait par rafales de huit à douze mètres par seconde.

Cette nuit-là, Tobiasson-Svartman serra très fort sa sonde. Il tarda à s'endormir. Il pensait à sa femme, au parfum de sa peau. Parfois aussi à la mission qui l'attendait.

8.

À l'aube, après un sommeil agité, traversé de rêves troubles et insaisissables, il quitta sa cabine et sortit sur le pont. Il s'installa à l'abri, là où il était sûr de ne pas être visible depuis la passerelle de commandement.

9.

Il se tenait à l'échelle, essayant d'épouser les mouvements de la houle. Il pensa à cette soirée qu'il avait passée, penché sur les plans du bateau, dans le séjour de la rue Wallin. Au fond, c'était ce jour-là que le voyage avait commencé.

C'était la fin juillet, il faisait une chaleur accablante. Le monde attendait qu'éclate cette guerre qui semblait désormais inévitable. La seule question était de savoir qui allait tirer le premier, quand et sur qui. Les journaux publiaient des dépêches alarmistes. Les rumeurs naissaient et enflaient avant d'être aussitôt démenties, personne n'était sûr de rien, mais chacun était certain de tirer les bonnes conclusions.

L'Europe était parcourue en tous sens par d'invisibles télégrammes que se renvoyaient empereurs, généraux et ministres : un vol funèbre d'oiseaux égarés, mais meurtriers.

Son épouse entra dans la pièce et lui passa doucement la main sur l'épaule.

– Il est déjà tard. C'est si important ?

– J'étudie le navire sur lequel je vais embarquer, quand sera venu le moment de rejoindre le lieu secret de ma mission.

Elle continuait à lui caresser l'épaule.

– Le lieu secret ? À moi, tu dois bien pouvoir le dire.

– Non, pas même à toi.

Elle promenait ses doigts sur ses épaules. Sa main effleurait à peine l'étoffe. Ce geste l'atteignait pourtant au plus profond.

– Que peux-tu bien tirer de ces lignes de chiffres ? Je n'arrive même pas à voir qu'il s'agit d'un bateau.

– J'aime voir l'invisible.

– C'est-à-dire ?

– L'idée. Ce qu'il y a derrière. La volonté peut-être ? L'ambition ? Je ne sais pas bien. Mais il y a toujours quelque chose, derrière, que l'on ne découvre pas d'emblée.

Elle eut un soupir d'impatience. Elle cessa ses caresses et se mit à lui tapoter nerveusement la clavicule avec son index. À tel point qu'il se demanda si elle lui télégraphiait un message.

Pour finir, elle retira sa main. Il s'imagina un oiseau qui prenait son envol.

Je ne dis pas la vérité, pensa-t-il. J'évite de dire les choses telles qu'elles sont : ce que je cherche en fait sur les plans, c'est un point du pont qui soit invisible depuis la passerelle de commandement.

Au fond, ce que je cherche, c'est une cachette.

10.

Il regarda la mer.

Parmi des lambeaux de brume passait une colonne d'oiseaux.

Évoquer des souvenirs exigeait précision et patience. Qu'était-il donc arrivé, ce soir de juillet, juste avant que la guerre ne soit déclarée, une de ces journées étouffantes de chaleur où, partout en Europe, on mobilisait en hâte des millions de jeunes gens ?

Après avoir étudié les plans pendant moins d'une heure, il avait trouvé le point qu'il cherchait. Il savait où installer sa cachette.

Il écarta les plans de la main. Dehors, il entendit le hennissement inquiet d'un cheval. Dans une des pièces, au cœur du grand appartement, Kristina changeait la disposition des figurines en porcelaine qu'elle avait héritées de sa mère. Cela produisait un léger tintement, comme des clochettes étouffées. Après neuf ans de mariage, elle avait beau les déplacer chaque soir, jamais aucune figurine ne s'était encore écrasée par terre.

Mais que s'était-il passé ensuite ? Il ne parvenait pas à se souvenir. Comme s'il y avait une fuite dans le flot de la mémoire. Quelque chose s'était échappé.

Ce soir-là de juillet, pas un souffle de vent, une température oppressante, vingt-sept degrés. Quelques coups de tonnerre du côté de Lidingö, où des nuages noirs arrivaient de la mer.

Il repensait à ces nuages, troublé de constater qu'il se rappelait plus facilement un bulletin météorologique que le visage de sa femme.

Il chassa ces pensées et plissa les yeux dans l'aube. Des écueils sombres, un petit matin d'automne en Suède. Pendant la nuit, l'officier de quart avait ordonné au timonier de mettre le cap plus au sud. La vitesse était de sept nœuds, peut-être huit.

Cinq nœuds, c'était en temps de paix. Sept, c'était une vitesse qui convenait mieux à une mission secrète et urgente. 27,8 nœuds, c'était la guerre. Et la vitesse maximale atteinte par le croiseur allemand *Goeben*, même si, selon des rumeurs, ses machines souffraient de malfaçons entraînant d'importantes fuites.

Il était frappé qu'on puisse prévoir le point où une guerre se déclenche, mais jamais sa fin.

11.

De tribord, où il se tenait caché sous l'échelle, on devinait la ligne côtière dans la lumière de l'aube. Des écueils et des îlots se balançaient dans la forte houle.

Ici commence et finit un pays, songea Lars Tobiasson-Svartman. Mais la frontière est fluctuante, il n'y a pas un point précis où la mer cède à la terre. Jadis les marins voyaient dans ces écueils, à peine visibles sous la surface de l'eau, ces récifs et ces brisants, d'effrayants monstres marins. À mon tour, je peux me les représenter comme des animaux qui sortent lentement de la mer. Mais ils ne me font pas peur. Pour moi, ces rochers qu'on entrevoit entre les vagues déferlantes ne sont rien d'autre que des hippopotames pensifs et absolument inoffensifs, d'une espèce que l'on ne trouve qu'en mer Baltique.

Ici commence et finit un pays. Une calotte rocheuse qui relève insensiblement le dos. Une calotte qu'on appelle la Suède.

Il avança jusqu'au bastingage et se pencha sur l'eau grise, couleur de plomb, qui écumait sur le flanc du navire. La mer ne lâche jamais prise, songea-t-il. La mer ne se rend jamais. L'hiver, elle est comme une peau gelée. L'automne est une attente immobile, avec les brusques clameurs des vents volubiles. L'été n'est qu'un reflet fugace dans le miroir de l'eau.

La mer, l'émergence des terres, tout ce mystère ressemble au lent mouvement de l'enfance vers la maturité et la mort. En chaque être humain, la terre sort des eaux. De la mer viennent tous nos souvenirs.

La mer est un rêve qui ne rend pas les armes.

Il sourit. Ma femme ne veut pas que je la voie pleurer. Peut-être est-ce pour les mêmes raisons, peu importe lesquelles, que je ne veux pas lui montrer qui je suis, seul face à la mer ?

Il retourna à l'abri. Sur le pont, un matelot transi de froid vidait un seau de déchets par-dessus bord. Une arrière-garde vigilante de mouettes suivait le sillage du bateau. Le pont était à nouveau désert. Il resta là à observer les écueils dans la lumière croissante du matin.

Les récifs et les écueils ne sont pas seulement des animaux, pensa-t-il. Ce sont aussi des pierres qui peu à peu s'arrachent à la mer. Il n'y a pas de liberté sans lutte. Mais ces pierres sont aussi le temps. Elles émergent lentement de la mer qui ne lâche jamais prise.

Il calcula leur position. Ils avaient quitté Stockholm depuis onze heures. Après une nouvelle estimation de la vitesse, il rectifia : neuf nœuds. Ils se trouvaient dans l'archipel nord d'Östergötland, au sud de Landsort, au nord du phare d'Häradskär.

Il regagna sa cabine. À part le matelot, il n'avait encore vu aucun membre de l'équipage. Personne, non plus, ne semblait l'avoir trouvé, ni lui, ni sa cachette.

Il entra et s'assit au bord de la couchette. Dans une demi-heure, il irait prendre le petit déjeuner au carré des officiers. À huit heures et demie, il devait se rendre dans les quartiers du commandement, où le capitaine Hans Rake lui remettrait les instructions secrètes enfermées dans le coffre-fort du navire.

12.

Soudain, il se demanda pourquoi il riait si rarement.

De quoi avait-il été dépossédé ? Pourquoi se sentait-il si souvent coulé dans un métal de mauvais aloi ?

13.

Assis au bord de la couchette, il laissa son regard glisser autour de lui.

Deux mètres sur trois, comme une cellule de prison, avec un hublot rond serti de laiton. Derrière la cabine, un couloir reliait entre elles les différentes parties du navire. D'après les plans de construction, dont il avait mémorisé les moindres détails, il y avait aussi, du côté gauche de la cabine, une cloison étanche s'enfonçant à la verticale de deux mètres vers le fond du bateau et, au-dessus de sa tête, l'échelle conduisant au canon de tribord.

Il pensa : La cabine est un point. Je me trouve en ce moment au centre de ce point. À l'avenir, il existera des instruments de mesure assez précis pour déterminer à chaque instant donné la position exacte de cette cabine, en longitude et latitude. Cette position sera déterminée en une fraction de seconde sur une carte du monde. Alors, il n'y aura plus de place pour les dieux. Qui aura besoin d'un dieu, quand on pourra déterminer la position exacte d'un homme, quand sa position intérieure coïncidera avec sa position dans l'espace ? Tous ceux qui spéculent sur la religion et la superstition devront chercher un autre gagne-pain. Les charlatans et les hydrographes se trouvent irrévocablement de part et d'autre d'une invisible ligne de partage. Pas la ligne de changement de date, ou le méridien zéro, mais la ligne qui sépare ce qu'on peut mesurer de ce qui n'a pas de dimension, et qui par conséquent n'existe pas.

Il tressaillit. Cette idée avait quelque chose de déconcertant. Mais il ne savait pas bien quoi.

Il sortit son miroir de rasage de l'étui où Kristina Tacker avait brodé ses initiales et une rose aux contours enfantins.

Chaque fois qu'il se regardait dans la glace, il inspirait à fond, comme s'il s'apprêtait à plonger en eau profonde. Il s'imaginait confronté tout à coup à un visage inconnu.

14.

Il éprouva un grand soulagement en reconnaissant ses yeux, son front ridé, la cicatrice au-dessus de l'œil gauche.

Il scruta son visage et songea à ce qu'il était : un homme qui a fait toute sa carrière dans la marine suédoise, avec l'ambition de devenir un jour le haut responsable, pour la défense côtière, de la cartographie des routes maritimes secrètes de la flotte.

Qu'était-il d'autre ?

Un homme qui mesure sans cesse distances et profondeurs dans la réalité extérieure, mais aussi dans ses mers intérieures, encore inexplorées.

15.

Il se frictionna les joues et rangea le miroir dans son étui. Il n'avait pas toujours porté le même nom. Début 1912, son père était mort. Quelques semaines avant l'ouverture des jeux Olympiques au nouveau stade de Stockholm, il avait demandé à l'état civil l'autorisation de modifier son nom. Pour allonger la distance entre lui et son défunt père, il avait décidé d'intercaler le nom de jeune fille de sa mère entre son prénom et le patronyme Svartman [1]. Sa mère avait toujours essayé de le protéger contre un père caractériel, sans cesse en colère. Son père était mort, mais les morts même

1. Le nom « Svartman » signifie littéralement « homme noir ». (*NdT*)

peuvent être une menace. Désormais, jusque dans son nom, sa mère serait là pour dresser un mur de protection.

Il reposa l'étui du miroir et ouvrit le couvercle d'un coffret de bois qu'il avait posé sur la tablette. Il contenait quatre montres. Trois donnaient exactement la même heure. Elles se contrôlaient l'une l'autre. Sur la dernière, qu'il avait héritée de son père, les aiguilles étaient immobiles. Là, le temps s'était arrêté.

Il referma le couvercle sur les montres. Trois d'entre elles indiquaient l'heure, la quatrième la mort.

16.

Lorsqu'il entra dans le mess, trois officiers se levèrent et le dévisagèrent avec curiosité. Il reconnut le regard myope du chef timonier Höckert, qui l'avait accueilli la veille en haut de la passerelle. Höckert fit les présentations.

– Mes collègues, le lieutenant Sundfeldt et le capitaine d'artillerie von Sidenbahn.

Ce dernier était grand et mince, et sentait fort l'eau de Cologne, ou le gin.

– Vous vous demandez naturellement ce qu'un capitaine d'artillerie fait à bord d'un bateau de la marine ? Nous sommes plus dans notre élément sur la terre ferme. Mais un capitaine d'artillerie peut parfois être utile, même à bord d'un cuirassé. Surtout quand il faut tester les nouveaux canons et qu'on manque d'officiers.

Ils s'assirent. Un garçon du mess servit du café. Personne ne posa de questions. Le commandant Rake avait bien sûr informé ses officiers de la présence à bord d'un capitaine en mission secrète, en route vers les confins de l'archipel d'Östergötland.

Le lieutenant Sundfeldt et le capitaine d'artillerie von Sidenbahn quittèrent le mess.

– Avez-vous déjà rencontré le commandant de bord ? demanda Höckert.

Il parlait avec un accent prononcé, dans un dialecte inconnu, peut-être smålandais.

– Non, répondit Tobiasson-Svartman. Le commandant Rake est un homme que je ne connais que de réputation.

– Les réputations sont souvent fausses ou exagérées. Mais elles ont toujours un fond de vérité. Rake est réputé très compétent. Peut-être un rien paresseux, mais qui ne l'est pas ?

Höckert se leva, claqua des talons et esquissa un salut. Tobiasson-Svartman acheva seul son petit déjeuner. Du pont lui parvenait la voix hargneuse du lieutenant Sundfeldt, sans qu'il puisse comprendre la cause de sa colère.

Il faisait tout à fait jour maintenant. Le commandant Rake l'attendait. Il allait sortir du coffre les instructions secrètes.

Le cuirassé filait vers le sud. Le vent soufflait par rafales indécises. Sur la terre ferme, la pluie avait recommencé.

17.

L'entretien entre le commandant Rake et Lars Tobiasson-Svartman fut interrompu par un événement imprévu. À peine s'étaient-ils serré la main et assis sur les fauteuils de cuir vissés au sol du salon que le lieutenant Sundfeldt entra pour annoncer qu'un des hommes de l'équipage était tombé malade. Il ne pouvait pas dire si sa vie était menacée, mais l'homme souffrait beaucoup.

– Personne ne peut simuler une si forte douleur, dit le lieutenant Sundfeldt.

Rake resta un moment immobile à regarder ses mains. Il avait la réputation d'être proche de son équipage, aussi Tobiasson-Svartman ne s'étonna pas de le voir se lever.

– Par malheur, le médecin de bord Hallman s'est vu accorder une permission pour assister au mariage de sa fille. Nous devons reporter cet entretien.

– Naturellement.

Rake s'apprêtait déjà à quitter la pièce quand il se retourna.

– Venez aussi, dit-il, ce sera pour vous l'occasion d'inspecter *de visu* le navire. Qui est-ce ?

La question s'adressait au lieutenant Sundfeldt.

– Le matelot Johan Jakob Rudin.

– Celui qui s'est enrôlé en août à Kalmar ?

– Affirmatif.

– Que lui arrive-t-il ?

– Il a mal au ventre.

Rake hocha la tête.

– Mes matelots ne se plaignent pas sans raison.

Ils quittèrent le salon, traversèrent un étroit corridor et sortirent au-dehors par une échelle. Les rafales de vent glacé les saisirent. Sundfeldt descendit le premier, puis Rake, et enfin Tobiasson-Svartman.

À nouveau, il eut l'impression de participer à une procession.

– Voilà dix-neuf ans que je commande des bâtiments de la flotte, dit Rake.

À cause du vent, il criait pour se faire entendre.

– Jusqu'à présent, je n'ai perdu que quatre hommes d'équipage, continua-t-il. Deux sont morts de fortes fièvres avant d'avoir pu être transportés à terre, un machiniste s'est cassé le cou en tombant à la renverse d'une échelle. Je continue à penser qu'il était ivre,

même si cela n'a pas pu être démontré. Là-dessus, j'ai eu un sous-officier dérangé qui s'est jeté à la mer au niveau du phare de Grundkallen. Il y avait quelque chose de louche derrière ce suicide, des dettes et des lettres de créance falsifiées. J'aurais peut-être dû voir venir le danger, mais il est de toute façon impossible de retenir un homme qui a vraiment décidé d'en finir. Bien sûr, à part aujourd'hui, il y a toujours un médecin à bord, même s'il faut bien dire que les médecins de la marine sont rarement parmi les plus compétents.

Rake s'interrompit et montra d'un index irrité un seau abandonné près d'une échelle. Sundfeldt cria à un matelot de réparer immédiatement la négligence.

– Dès le début de ma carrière, continua Rake, j'ai appris quelques rudiments de diagnostic médical, en plus, bien sûr, de l'arrachage de dents. Il y a quelques remèdes extrêmement simples pour garder quelqu'un en vie. C'est une consolation et aussi, peut-être, une fierté de voir que mes collègues ont un taux de mortalité nettement supérieur sur leur navire.

Ils se frayèrent un chemin d'échelle en échelle, jusqu'au plus profond du bateau. Tobiasson-Svartman sentit qu'ils se trouvaient au niveau de la ligne de flottaison. L'air était lourd, l'odeur d'huile étouffante.

Ils continuèrent leur descente.

18.

Le marin reposait sur sa couchette suspendue. La cabine empestait le renfermé, la sueur et la peur.

Plongé dans le noir, Tobiasson-Svartman mit un long moment à habituer ses yeux à l'obscurité.

Rake ôta ses gants et se pencha sur la couchette. Le visage de Rudin apparaissait par intermittence, roulant des yeux inquiets, tel un animal terrorisé, pris au piège.

– Où avez-vous mal ? demanda Rake.

Rudin rabattit la couverture et remonta sa chemise jusqu'à son cou. Les trois hommes se penchèrent ensemble. Rudin pointa une zone à droite de son nombril. Ce geste lui arracha une grimace de douleur.

– Depuis longtemps ? demanda Rake.

– Depuis hier soir. On avait à peine quitté Stockholm.

– Constamment, ou par élancements ?

– D'abord des élancements, maintenant constamment.

– Déjà eu mal comme ça avant ?

– Je ne sais pas.

– Réfléchissez. Aucune douleur ne se ressemble.

Rudin réfléchit, immobile.

– Non, dit-il après un moment. Ces douleurs sont nouvelles. Je n'ai jamais rien senti de pareil.

Rake posa sa main maigre sur la zone en question. Il appuya avec la paume, d'abord doucement, puis plus fort. Rudin grimaça et gémit. Rake retira sa main.

– C'est probablement une appendicite.

Il se releva.

– On va vous opérer, tout ira bien.

Rudin regarda son commandant avec gratitude puis remonta sa couverture jusqu'au menton. Tout couché qu'il était, il salua, malgré la douleur.

Ils regagnèrent le pont supérieur. En chemin, Rake ordonna au lieutenant Sundfeldt de faire contacter par le radiotélégraphiste le *Thulé*, une des canonnières de première classe que le *Svea* devait croiser juste à l'est du phare de Sandsänka.

– Ils font actuellement route au nord, quelque part entre Västervik et Häradskär, dit Rake. La canonnière doit au plus vite venir à notre rencontre pour embarquer Rudin et le conduire jusqu'à la baie de Bråviken. Il y a un bon hôpital à Norrköping. Je n'ai pas l'intention de perdre inutilement un de mes marins.

Le lieutenant salua et disparut. En silence, ils retournèrent au salon. Rake tendit un étui à cigarettes. Tobiasson-Svartman déclina l'offre. Il avait bien essayé de fumer au tout début de sa formation d'officier de marine, mais il n'avait jamais pu apprendre. Inhaler la fumée d'une cigarette ou d'un cigare lui procurait une sensation panique d'étouffement.

Rake alluma son cigare avec soin, sans cesser de tendre l'oreille pour écouter les vibrations du bateau. Tobiasson-Svartman avait très tôt remarqué cela chez les capitaines au long cours : ils ne quittent jamais la passerelle de commandement, même quand ils fument leur cigare au salon. Les vibrations de la coque semblent se transformer en images qui leur permettent de toujours savoir exactement où ils sont.

Puis ils parlèrent de la guerre.

19.

Rake raconta que la flotte anglaise avait dès le 27 juillet quitté en hâte et dans un certain désordre ses bases de Scapa Flow, avant la déclaration de guerre. Ainsi les amiraux avaient-ils démontré leur ferme intention de ne laisser à la marine allemande aucune possibilité d'attaquer leurs bâtiments à l'ancre. À l'aube du même jour, des sous-marins allemands en immersion périscopique avaient été vus par des pêcheurs anglais. Des chalutiers faisant route par Pentland Firth vers les bancs de Dogger, au large, dans la mer du Nord, avaient observé au moins trois sous-marins.

S'agissant de cartes marines, la mémoire de Lars Tobiasson-Svartman était presque photographique. Il se représentait parfaitement Scapa Flow, Pentland Firth, les bases de la marine anglaise sur les îles Orkney ; et se

souvenait aussi des principales indications de profondeur des chenaux menant aux ports naturels.

– Il est possible que la flotte anglaise ait une surprise désagréable, ajouta pensivement Rake.

Tobiasson-Svartman attendit en vain qu'il poursuive.

– Quel genre de surprise ? demanda-t-il après avoir marqué le silence qui convenait.

– C'est que la marine allemande est bien mieux équipée que ne l'imaginent ces arrogants d'Anglais.

Le sous-entendu était clair : la Suède n'était pas encore entrée en guerre, mais la marine suédoise se préparait à ce que cette situation ne dure pas. Il n'y avait pas le moindre doute sur les sympathies des militaires suédois, même si le gouvernement et le Parlement avaient proclamé la neutralité du pays.

La conversation s'épuisait.

Rake posa son cigare dans un lourd cendrier en porphyre vert, se leva, sortit une clé attachée à sa chaîne de montre, et s'agenouilla devant le gros coffre-fort noir vissé au sol.

Les instructions secrètes étaient rangées dans un simple dossier en toile, fermé par un ruban de soie bleu et jaune. Rake le lui tendit et retourna à son cigare.

Tobiasson-Svartman ouvrit le dossier. Bien qu'au courant des grandes lignes de sa mission, il en ignorait les détails spécifiés par l'état-major de la marine. Il s'installa confortablement, le dossier sur les genoux, et commença sa lecture.

Du coin de l'œil, il pouvait voir Rake suivre du regard la fumée de son cigare.

20.

Le cuirassé vibrait et haletait comme un animal.

Tobiasson-Svartman se plaisait à comparer les différents types de bateaux à des animaux de la faune

suédoise. Les torpilleurs à des belettes ou des putois, les cuirassés à des faucons prompts à l'attaque, les croiseurs chassant en meute à des loups affamés, et les gros vaisseaux de guerre à des ours solitaires et irascibles. Ces animaux, ennemis dans la nature, devenaient sur les mers les totems de navires capables de s'allier et même de se sacrifier l'un pour l'autre.

Le dossier spécifiait la nature des instructions, *confidentielles et réservées au capitaine Lars Svartman*. Il était possible d'en recopier certains extraits, mais l'original devait être remis à Rake et ne pas quitter sa cabine.

La marine n'avait donc pas encore pris en compte son changement de nom. Quand les services de l'état civil lui avaient confirmé la modification, il en avait pourtant immédiatement avisé ses supérieurs.

À bord de ce bateau, et pour l'état-major de la marine, il était toujours Lars Svartman, et rien d'autre.

Il lut :

> *Votre mission est d'effectuer sans délai des mesures de contrôle sur les routes maritimes confidentielles réservées aux militaires reliant la partie sud du détroit de Kalmar aux chenaux d'accès vers Stockholm, du nord au sud. Il est particulièrement important de contrôler les mesures concernant les détroits, passes et autres chenaux aux alentours du phare de Sandsänka, ayant fait l'objet entre 1898 et 1902 de sondages selon le tirant d'eau des différents types de navires. Le cuirassé* Svea *servira de base pour cette campagne hydrographique. Lesdites mesures seront effectuées à partir de la canonnière* Blenda *qui mettra à disposition les canots nécessaires.*

Il referma le dossier et noua le ruban de soie. Rake le regardait.

– Pas de notes ?

– Je ne pense pas en avoir besoin.

– Vous êtes encore jeune, dit Rake en souriant. Les vieillards ne font pas confiance à leur mémoire. Les jeunes parfois un peu trop.

Lars Tobiasson-Svartman se leva et claqua des talons. Comme s'il se donnait lui-même un coup de pied. Rake l'invita d'un geste à poser le dossier sur la table.

– La guerre sera longue, dit Rake. Lord Kitchener, à l'état-major anglais, l'a bien vu. Je crains que son homologue allemand n'ait pas encore compris que cette guerre sera d'une ampleur inégalée dans l'horrible histoire de l'humanité.

Rake se tut, comme submergé par ses pensées. Puis il continua :

– Des milliers d'hommes vont mourir. Des centaines de milliers, peut-être des millions. Ainsi, cette guerre sera plus grande que toutes les autres. Mais elle sera aussi longue, et étendue. Certains pensent qu'elle sera finie à Noël. Je suis quant à moi convaincu qu'elle durera des années. Plus de navires couleront que dans toutes les guerres précédentes. Le tonnage des navires qui vont sauter et sombrer dépassera l'imagination.

Rake se tut à nouveau. L'air absent, il tapotait le ruban de soie bleu et jaune.

Un nombre inouï d'hommes seront noyés, pensa Tobiasson-Svartman. Des matelots et des officiers mourront ébouillantés dans un enfer de flammes. La Baltique et la mer du Nord, l'Atlantique et d'autres mers encore s'empliront de cris lentement étouffés avant d'être réduits au silence.

Mille marins pèsent environ soixante tonnes. Il ne s'agit pas seulement de savoir combien d'hommes vont tomber à la guerre, mais aussi comment une grande quantité de tonnes vivantes sera transformée en tonnes mortes.

On parle bien de la charge morte d'un navire. Le poids d'un homme peut aussi se convertir en unités mortes.

21.

Il quitta le salon.

Des nuages en lambeaux fuyaient dans le ciel d'octobre. Il songea à la mission qui l'attendait. En même temps il se demandait si Rake avait raison. La guerre serait-elle aussi terrible et aussi longue qu'il l'avait prédit ?

Le navire ralentit soudain et s'immobilisa lentement face au vent. Il comprit qu'ils avaient viré de bord pour attendre la canonnière qui devait transporter Rudin jusqu'à Norrköping.

Il regagna sa cabine. Pendit sa veste d'uniforme, délaça ses souliers et s'étendit sur la couchette. Quelqu'un avait fait le lit pendant qu'il était chez Rake.

Les mains derrière la nuque, il sentit la faible pulsation qui faisait vibrer le bateau et récapitula ce qui l'attendait.

22.

C'était comme un rituel.

Une nouvelle mission n'avait pas forcément besoin d'être périlleuse pour être secrète. Celle-ci en l'occurrence serait caractérisée par la routine, et non par des événements dramatiques.

Il détestait le désordre et le chaos. Cartographier les fonds marins exigeait un grand calme, une tranquillité presque méditative.

En temps de paix, on prépare les guerres à venir, pensa-t-il. La marine suédoise a, depuis le milieu du dix-

neuvième siècle, lancé un grand nombre d'expéditions pour chercher des routes alternatives le long des côtes.

La raison de ces efforts était simple : un agresseur pourrait organiser le blocus des routes répertoriées sur les cartes marines utilisées par les flottes de commerce. Pour contrer cela, il existait tout un réseau alternatif de routes secrètes et d'extensions de parcours à usage exclusivement militaire. La crainte de voir ces informations tomber aux mains d'espions était grande, à juste titre. Un agresseur qui serait parvenu à y accéder pourrait provoquer de gros dégâts. Le tirant d'eau des navires augmentant constamment, il fallait vérifier ces trajets. Y avait-il des routes alternatives permettant un tirant d'eau supérieur ? Était-il possible de faire sauter en secret un écueil entravant la circulation sans que cela soit reporté sur les cartes ?

Telles étaient les questions auxquelles il lui faudrait répondre. Il devrait en outre estimer les conséquences de la présence des sous-marins. Nul doute que les U-Boot représentaient une menace nouvelle, dont les conséquences s'annonçaient catastrophiques. Mais comment les arrêter ? Si les routes étaient assez profondes, rien n'empêchait un sous-marin de parvenir jusqu'à Stockholm.

Il repensa aux années 1909 à 1912, quand il avait participé à la modification d'une grande partie des routes secrètes entre Landsort et Västervik. Cantonné au début dans un rôle subalterne, il avait, dès le printemps 1910, été rapidement promu à la tête de l'expédition.

Cela avait été une période heureuse : en quelques années, une bonne partie de ses rêves s'était réalisée.

Mais il avait aussi compris qu'il nourrissait à présent un autre rêve, inattendu.

Il rêvait de trouver le fond le plus profond.